Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

6 | 2007

Voir et reconnaître. L'objet du malentendu

L'homme de qualité

The man of quality

Laurent Barry

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/983>

DOI : 10.4000/gradhiva.983

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2007

Pagination : 6-17

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Laurent Barry, « L'homme de qualité », *Gradhiva* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/983> ; DOI : 10.4000/gradhiva.983

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© musée du quai Branly

L'homme de qualité

The man of quality

Laurent Barry

« Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais
rien appris. »
(Molière, *Les Précieuses ridicules*)

- 1 Quand Ulysse s'en revient à Ithaque, il n'est que son chien pour le reconnaître « d'instinct » puis pour mourir du bonheur d'avoir revu son maître. Pour Télémaque, pour Pénélope, il faudra des preuves autrement plus tangibles, des actes et des marques pour qu'enfin ils reconnaissent qui le père, qui l'époux.
- 2 Mais les hommes ne restèrent pas longtemps sourds aux insistants murmures de la « Nature », et il ne s'en faudra que de quelques siècles pour que les qualités liées à la naissance, à l'origine, soient devenues suffisamment visibles et audibles pour que l'on en reconnaisse aussitôt les silhouettes et les intonations familières lorsqu'elles se mêlent et déclament à l'unisson du chœur des corps eux-mêmes.
- 3 Ce sera déjà le cas dans la pastorale de Longus, une pièce rédigée au III^e ou IV^e siècle de notre ère, où Daphnis et Chloé, nouveau-nés exposés sur l'île de Lesbos, se dévoilent « naturellement » au regard d'autrui. La beauté et la noblesse de leurs traits, leur manière d'être au monde, sont autant de signes tangibles et suffisants aux yeux du Poète pour que leurs parents adoptifs, pauvres hères attachés à la glèbe, reconnaissent chez eux une tout autre « race ».
- 4 Dès lors, ce thème, celui des marques indélébiles qui lient l'être aux ancêtres et l'inscrivent dans la continuité d'une lignée, celui de la naturalité et de l'hérédité des vices mais surtout des vertus et de leurs résurgences ataviques chez ceux que l'Ancien Régime désigna justement comme « hommes de qualité », bref, celui de « la voix du sang », figurera comme trait récurrent de la littérature occidentale. Il y trouve son acmé dans le courant du XIX^e siècle. Dans le conte tout d'abord, celui d'Andersen par exemple, où la véritable noblesse est inscrite dans un corps si sensible qu'un innocent pois dissimulé sous un monceau de matelas suffit à le profaner. Dans le roman moderne également, où le

littérateur brode à plaisir sur ce thème de l'appel des origines et, cela est plus neuf, de l'instinct maternel ou paternel qu'on ne saurait longtemps tromper. Rappelons-nous la « goualeuse » des *Mystères de Paris*, qui attribue un temps à Éros la clameur étouffée d'un instinct filial qui cherche à s'exprimer. Et admirons la clairvoyance de son noble père, le prince Rodolphe, qui reconnaît l'appel de l'instinct paternel et offrira un chaste asile à une fille à qui il ne donne pas encore ce nom, évitant habilement les rets où Œdipe s'était lamentablement emmêlé.

La Grande Muette

- 5 Pourtant, ces dernières œuvres s'appuient déjà sur une pensée naturaliste explicite, celle héritée des Lumières que prolonge bientôt le corpus des théories lamarckienne puis darwinienne, toutes deux fondées sur la notion d'hérédité biologique. Les savants disposent enfin à l'époque de données issues de connaissances objectives sur lesquelles s'appuyer, et cela justifie les raisons pour lesquelles nous attribuons à la pensée rationaliste et scientifique des XVIII^e et XIX^e siècles l'origine d'un savoir sur le langage du corps, celui qui permet de le décrypter et d'en identifier la marque de fabrique. Il n'est guère, aujourd'hui, d'études sur le concept d'hérédité qui ne commencent ainsi par réaffirmer la modernité de la notion et son invention tardive à la suite du très long épisode fixiste durant lequel la Nature est vraiment la Grande Muette. François Jacob, dans son *Histoire de l'hérédité*, nous dit-il autre chose lorsqu'il écrit que « jusqu'au XVII^e siècle, la formation d'un être reste immédiatement soumise à la volonté du Créateur. Elle n'a pas de racines dans le passé. La génération de chaque plante, de chaque bête, constitue en quelque sorte un événement unique, isolé, indépendant de toute création, un peu comme la production d'un objet ou d'une œuvre d'art par l'homme » (1970 : 28) ?
- 6 Mais les choses sont-elles si simples et si tranchées ? Et si elles l'étaient, à quelle génétique d'avant la génétique, à quelle sémiologie naturaliste devrait-on en appeler pour décrypter les premières expressions littéraires que j'ai évoquées ? D'où celles-ci tiennent-elles cette faculté à imputer aux corps et aux êtres une disposition à dévoiler d'eux-mêmes tant leur nature que leur origine à une époque, celle de Longus, où nulle théorie de l'hérédité naturelle sur laquelle l'étayer n'a encore véritablement émergé ? À quelle étrange et admirable disposition intuitive de l'être faut-il imputer ce savoir inné susceptible de détromper le fallacieux témoignage des sens et de voir au-delà des apparences ?
- 7 C'est de ces fondements archaïques d'une pensée préscientifique, ou plutôt parascientifique, de l'« hérédité » qui anticipe et empiète étrangement sur le futur discours de la biologie dont il sera question ici.

Reproduire ou transmettre ?

- 8 Encore convient-il de distinguer au préalable deux notions que la pensée moderne associe inextricablement à l'héritage biologique, là où elles ont pu être appréhendées séparément autrefois : celui d'hérédité d'une part, de reproduction de l'autre.
- 9 Les Anciens se sont toujours intéressés aux systèmes de la génération. Cependant, expliquer comment un animal est à même de reproduire sa propre espèce¹ ne revient pas à expliquer pourquoi l'individu à naître ressemblera bien souvent – ou du moins est

supposé ressembler sous divers aspects tant biologiques que moraux – à l'être singulier auquel il doit la vie plutôt qu'à n'importe quel autre membre de l'espèce. Expliquer la reproduction, ce n'est pas comprendre l'hérédité.

- 10 De fait, les mécanismes qui organisent celle-ci ne seront rapportés à un support physiologique que fort tardivement. Jusqu'au début du XIXe siècle – et en dehors du strict domaine médical où l'on parlait parfois de maladie « héréditaire » –, le terme d'hérédité renvoie à une notion exclusivement économique : synonyme d'héritage, de la capacité, à la mort d'un parent, à en devenir l'héritier (Pichot 1996). Ce n'est qu'à la suite des publications des travaux de Lamarck en 1809 puis de Darwin et Wallace en 1859, mais surtout de l'exposé, en 1883, des idées d'August Weismann sur la lignée « germinale » et sur ces « déterminants » que le Danois Johannsen appellera bientôt des « gènes », que le concept acquiert pour la première fois une acception proprement « biologique ».
- 11 Partant, à quel modèle de connaissance en appelait-on auparavant pour qualifier la part réelle et visible – la ressemblance physique par exemple – ou cachée et fantasmée – la transmission des « qualités », des vices et vertus – du legs humain sur lequel le déterminisme biologique du XIXe siècle et sa variante délétère et raciste du siècle suivant broderont si amplement ?
- 12 Mais, à propos, ces stigmates « naturels » que nous imputons à l'idée d'hérédité biologique étaient-ils tout simplement visibles autrefois ?

Dans le sillage d'Ulysse

- 13 Il fut au moins un temps où l'on peut encore en douter. Remontons ainsi un peu le fil de l'histoire pour en explorer les ténèbres initiales, celles où la Nature semble se dérober aux yeux des mortels. Empruntons le sillage d'Ulysse.
- 14 À l'époque lointaine où les hommes ne sont encore que des jouets impuissants entre les mains des dieux, sont-ce alors ces derniers qui, par leur rare aptitude à tromper les sens, bâillonnent par quelque artifice une Nature qui serait autrement déjà parvenue à se faire entendre ? Est-ce ainsi qu'il faut entendre la méprise des proches d'Ulysse, trompés par le subterfuge de la déesse aux yeux pers qui flétrit les traits de notre glorieux héros et dissimule sa belle prestance sous des oripeaux dont « la vue inspire l'horreur de qui les porte » ?

« Mais voyons, je vais te rendre méconnaissable à tout le monde. Je vais flétrir ta belle peau sur tes membres souples, faire disparaître de ta tête tes cheveux blonds, t'envelopper de vêtements en lambeaux, dont la vue inspire aux gens l'horreur de qui les porte, érailler tes yeux auparavant si beaux, de façon que tu puisses apparaître affreux à tous les prétendants, à ta femme, à ton fils que tu as laissés dans ton manoir. » (*Odyssée*, XIII : 533)
- 15 Quand le pérégrin atteint enfin au terme de sa course et que, hôte du porcher Eumée, il revoit pour la première fois Télémaque, on comprendrait alors que ce dernier puisse le voir, mais non le reconnaître, qu'à aucun moment il ne soit saisi par le frémissement de cet instinct filial si valorisé par les siècles futurs. C'est pourquoi il convient qu'Athéna défasse son œuvre, qu'elle touche à nouveau de sa baguette d'or le fils de Laërte et lui redonne son aspect glorieux, avant que puisse s'éveiller chez son enfant un instinct provisoirement assoupi.

« Autour de la poitrine elle lui mit d'abord une tunique et un manteau bien lavé. Elle ajouta à sa stature, elle le rajeunit. Sa peau redevint brune, ses joues se

tendirent, une barbe d'un bleu sombre enveloppa son menton. » (*Ibid.*, XVI : 563-564)

- 16 Mais, hélas, rien ne se passe selon ce scénario, et bien qu'à présent dissipées les brumes de l'artifice divin, si Télémaque campé face à Ulysse tel qu'il est et non tel qu'il semblait être croit le reconnaître, c'est non au père qu'il pense s'adresser, mais au dieu :

« Étranger, tu viens de m'apparaître différent de ce que tu étais avant. Tu portes d'autres vêtements. Ton teint n'est plus le même. C'est cela ! Tu es l'un des dieux qui tiennent le large ciel. » (*Ibid.* : 564)

- 17 Ceci, Ulysse le nie farouchement :

« Crois-moi, je ne suis nullement un dieu. Pourquoi me compares-tu aux immortels ? Je suis ton père, pour qui tu gémis, à l'épreuve de mille souffrances, en butte aux violences des hommes. » (*Ibid.*)

- 18 Mais un simple démenti ne saurait suffire :

« Tu n'es pas Ulysse, mon père [...]. Oui, il y a un instant, tu étais un vieillard, avec des vêtements infâmes. Maintenant, tu ressembles aux dieux qui tiennent le large ciel. » (*Ibid.*)

- 19 Seule la voix discursive de la raison et non celle spontanée du sang l'emportera au final. Ce seront la parole et l'argumentation, difficilement d'ailleurs, qui parviendront à convaincre ; jamais l'usage des sens, moins encore l'éveil de l'instinct. Ce n'est qu'une fois la métamorphose décrite et la responsable désignée, Athéna, que, sans que ses yeux se soient spontanément dessillés, Télémaque finira par *comprendre* puis par *admettre*, plutôt que de *ressentir* puis de *reconnaître*, qu'il s'agit bien d'Ulysse :

« “Crois-moi, désormais il ne viendra pas ici un autre Ulysse. Tel que tu me vois, c'est moi qui suis Ulysse [...]. Mais, crois-moi, ceci est l'œuvre d'Athéna Butineuse. Elle me rend tel qu'elle veut. Elle en a le pouvoir. Et je ressemble à un mendiant, et d'autres fois à un homme jeune, le corps enveloppé de beaux vêtements. [...]” À ces mots, il s'assit et Télémaque, ayant coulé ses bras autour de son noble père, de crier sa douleur en répandant des larmes. » (*Ibid.*)

- 20 Et pourtant, entre le père et le fils, la ressemblance physique, l'air de famille étaient bien présents, si du moins nous devons en croire Mentes, le souverain des Taphiens « qui règnent sur la rame », ou plutôt Athéna qui, dans ce maelström de l'être et du paraître qu'est l'*Odyssée*, a adopté ses traits.

Mentes/Athéna : « Mais va, dis-moi cela tout au long et parle sans détour : grand comme je te vois, es-tu bien son fils, es-tu bien le fils d'Ulysse ? À regarder ta tête et tes beaux yeux tu lui ressembles terriblement [...]. » (*Ibid.*, I : 385)

- 21 Mais si une telle marque est parfois considérée dans l'*Odyssée* comme un signe, un indice – elle sera également évoquée par Ménélas lors de sa rencontre avec Télémaque –, elle semble ne l'être, un peu à l'image de ces intuitions et avertissements du chœur tragique qui toujours échappent aux protagonistes, qu'aux yeux d'autrui, jamais à ceux des intéressés eux-mêmes (mais l'est-elle bien, au demeurant, pour ceux – qu'on croit aveugles – de l'aède qui nous fait ce récit ?). Et encore, dans le cas qui nous préoccupe, elle n'est déchiffrable que pour le regard, autrement pénétrant que celui des mortels, d'une déesse aux yeux de chouette qui connaît par avance – et n'a donc pas à reconnaître – une réalité que l'univers sensible des fragiles apparences occulte plutôt qu'il ne la dévoile. Pour Télémaque, au contraire, un rapprochement sur cette seule base ne fait pas sens, et ce discours où d'autres lui disent ce qu'ils voient, lui ne l'entend pas. Là encore, ce sera à la seule raison discursive, celle soutenue par les affirmations maternelles cette fois, qu'il va se fier.

« Je vais donc, étranger, te parler absolument sans détour. Ma mère déclare que je suis de lui ; moi je ne sais pas. Personne encore n'a par lui-même reconnu de qui il fut engendré [...]. » (*Ibid.*)

- 22 Est-il alors meilleur indice de la faillite des sens qu'un tel aveu d'impuissance à reconnaître et à renouer par ses propres soins les fils d'une origine qui, d'aventure, sont venus à se rompre ?
- 23 Si nous en poursuivions patiemment la lecture, il ne serait peut-être qu'un instant dans la tumultueuse histoire d'Ulysse où le corps semble devenir plus disert, celui de sa rencontre avec Euryclée. Mais ne nous y trompons pas, car même alors, si c'est grâce à un stigmate de la chair que la nourrice reconnaît le voyageur, c'est surtout par une marque qui ne doit rien au corps lui-même mais tout à son histoire, par une cicatrice qu'il arbore sur la jambe à la manière d'un blason, d'un de ces « signes de reconnaissance » dont il sera tantôt question.

Dans les pas d'Œdipe

- 24 Si, bien entendu, les aventures d'Ulysse ne sauraient, à elles seules, rien garantir, un autre épisode, plus tardif, semble pourtant leur répondre en écho. L'aveuglement qui frappe Télémaque n'est-il pas, en effet, à mettre en parallèle avec celui qui touche une autre figure héroïque, laquelle n'apparaît elle aussi sensible qu'aux défis de la raison – ceux que lui oppose le monstre qui ravage Thèbes –, mais semble incapable de répondre à ceux que lui soumet la Nature, sa propre nature ? En va-t-il autrement d'Œdipe, pour qui la « voix du sang » reste cruellement muette et dont l'aveuglement initial annonce la cécité future ?
- 25 C'est bien en effet cette incapacité à dissiper le voile des apparences, autrement dit à « reconnaître » et à laisser parler la voix de l'instinct filial, qui le caractérise de prime abord aux yeux de celui qui, privé par les dieux du témoignage des sens, sait désormais voir au-delà de celui-ci. De Tirésias donc.
- « Œdipe
Crois-tu que tu parleras toujours impunément ?
Tirésias
– Oui si la vérité a quelque force.
Œdipe
– Certes mais pas en toi.
Tirésias
– Malheureux ! tes insultes, il n'est personne ici qui bientôt ne te les adresse. »
(Sophocle, *Œdipe roi* : 69-73)
- 26 Or, là aussi, on ne peut imputer l'origine de la méprise aux seuls artifices et ruses des dieux. Lors de la rencontre d'Œdipe et de Laïos à la « croisée des chemins », ce dernier se présente sous ses traits ordinaires. Il est même alors un indice bien visible qui eut pu éviter tant au père qu'au fils d'entrer dans la fatale querelle. Faute en effet qu'une voix du sang assoupie s'éveille à temps, il était entre eux une marque qui – comme pour Ulysse et Télémaque – les liait d'évidence, celle de la ressemblance physique :
- « Œdipe
– [...] Dis-moi, quel était l'aspect de Laïos ; quel âge avait-il ?
Jocaste
– Il était grand. Ses cheveux commençaient à blanchir. Son visage n'était pas très différent du tien. » (*Ibid.* : 40-43)

- 27 Mais d'un indice, d'une évidence par trop aveuglante, Œdipe comme Laïos ont obstinément détourné les yeux. Comme ce fut le cas pour Télémaque et Ulysse, seul le regard d'autrui eût été à même de donner du sens au signe qui s'incarne, qui ne se manifeste que dans la chair, et seul un tiers eût pu déchiffrer le langage des corps pour en soumettre la clé à la raison des intéressés. Mais, dans le cas présent, il est déjà trop tard et le destin d'Œdipe est scellé. Quoi d'étonnant, alors, à ce que ce soit bientôt contre ses sens défaillants qu'il tourne une main vengeresse ; contre sa vue, se crevant les yeux et disant :
- « Dans les ténèbres ils ne verront plus ceux qu'ils ne devaient pas voir, ne connaîtront plus ceux que je voulais connaître. » (*Ibid.* : 1271-1274)
- 28 Et, s'il l'avait pu, contre son ouïe restée sourde aux mises en garde de la Nature :
- « [...] Et si je pouvais fermer les sources de l'ouïe dans mes oreilles, je n'hésiterais pas à claquemurer mon pauvre corps, qu'il soit aveugle et sourd [...]. » (*Ibid.* : 85-88)

L'éveil des sens

- 29 Précisons à nouveau qu'il ne s'agit pas pour moi de prouver que les Anciens furent totalement hermétiques au langage de l'hérédité, mais simplement de vérifier, ce qui me semble mieux assuré, que le thème ne fut pas ou guère exploité au moins jusqu'à l'époque classique. Il commencera à l'être à partir de la période romaine et la pastorale de Longus nous en offre une première illustration. Ici, comme chez Homère, c'est toujours par les signes externes que l'on discerne le plus aisément l'origine et l'appartenance sociales. Il faut encore soutenir le babil hésitant de la Nature, et, puisqu'elle ne parvient toujours pas à s'exprimer clairement, ce sont les objets qui remplissent son office et font le lien entre un instinct déficient et l'entendement humain.
- 30 Pas n'importe quels objets toutefois. Ceux que l'on nomme justement d'après la finalité qu'on leur prête. Si chez Ulysse les vêtements infâmes marquent au mieux l'infamie de l'extraction, c'est par leurs atours et ces sortes de regalia que sont les « objets de reconnaissance » que le chevrier Lamon et le berger Dryas vont tout d'abord soupçonner la « qualité » des nouveau-nés exposés. Ce sera « un petit manteau de pourpre, avec une agrafe d'or et une petite épée à la poignée d'ivoire » (Longus : paragr. 2) pour Daphnis et « un bandeau de tête brodé d'or, des souliers dorés, des anneaux de jambe en or » (Longus : paragr. 5) pour Chloé².
- 31 Mais déjà dans le récit de Longus les corps sont devenus plus diserts et, bien qu'élevés et habillés tous deux comme des bergers, s'occupant qui des chèvres, qui des brebis, ils n'ont plus une apparence qui s'accorde à ce cadre champêtre.
- « Ces deux enfants, bien vite, devinrent grands, et en eux brillait une beauté qui n'avait rien de rustique. » (Longus, *Daphnis et Chloé* : paragr. 7)
- 32 On s'interroge bientôt sur ce hiatus. D'abord à propos de Daphnis :
- « D'ailleurs, n'était-il pas invraisemblable qu'un vieillard comme lui et une mère aussi vulgaire aient pu avoir un fils aussi beau ? » (*Ibid.* : paragr. 20)
- 33 Puis de Chloé :
- « On aurait bien juré, même sans les objets de reconnaissance, que Dryas ne pouvait être le père d'une aussi belle fille. » (*Ibid.* : paragr. 32)
- 34 Déjà une telle beauté n'est plus censée s'accorder avec une naissance trop humble.
- « [...] et l'on priaît le ciel que l'on découvrit que la naissance de la jeune fille était digne de sa beauté. » (*Ibid.* : paragr. 33)

- 35 Depuis l'époque classique en effet, l'expression *Kαλὰ καὶ ἀγαθὰ*, les « beaux et bons », les « gens comme il faut », s'entend du point de vue des qualités tant physiques et morales que sociales ; celles qui marient une apparence plaisante à l'*aretè*, à la vertu et la noblesse d'esprit. Toutefois, elles ne s'héritent pas encore par la seule naissance comme le soutiendront plus tard les personnages de Molière cités en exergue ; elles s'enseignent plutôt.

« Socrate

– Or, ces gens comme il faut [*καλὰ καὶ ἀγαθὰ*], est-ce spontanément qu'ils sont devenus ce qu'ils sont ? Sans avoir rien appris de personne, réellement capables néanmoins d'enseigner à d'autres les choses qu'eux-mêmes ils n'ont point apprises ?

Anytos

– Ceux-là, je prétends, moi, que ce sont leurs devanciers qui les ont instruits, lesquels étaient des gens comme il faut [...]. » (Platon, *Ménon* : 92e-93a)

- 36 Au contraire, chez Longus la vertu et la beauté sont déjà des dispositions innées, liées à l'origine. Le jugement ne porte plus sur le vernis social, celui que l'on doit à une bonne éducation ou, comme chez Ulysse, à une belle tenue. Ici, c'est la pièce elle-même plutôt que l'écrin qui supporte le jugement et qui entraîne la conviction. Pour autant, Daphnis et Chloé ne sont pas encore enfermés dans un déterminisme social ou biologique strict. Ils sont sensibles au changement, marqués par une histoire individuelle qu'ils s'évertueront à prolonger chez leur propre descendance. La vie qu'ils ont menée, celle de bergers, les a définitivement affectés.

« Ce ne fut cependant pas seulement ce jour-là, mais toute leur vie durant qu'ils passèrent presque tout leur temps aux occupations des bergers, adorant, comme divinités, les Nymphes, Pan et l'Amour, possédant de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres, et considérant comme les mets les plus délicats les fruits et le lait. Lorsqu'ils eurent leur premier enfant, un fils, ils lui firent téter une chèvre ; lorsque vint une fille, la seconde, ils lui firent sucer le pis d'une brebis ; ils appelèrent le premier Philopoemen [“ami des bergers ”] et la seconde Agélé [“troupeau”]. C'est ainsi que ces goûts vieillirent avec eux. » (Longus, *op. cit.* : paragr. 39)

Des formes et des lieux

- 37 L'histoire que nous rapporte Longus ouvre ainsi une première brèche entre les savoirs implicites qui sous-tendent diverses expressions littéraires de l'époque et la représentation de l'hérédité que nous lui prêtons à l'ordinaire en nous fondant sur la seule lecture de ses « savants ».
- 38 À en croire, en effet, les historiens des sciences du vivant, l'*épistémè* classique en matière d'hérédité tient tout entière en deux propositions, l'une rendant compte de la discontinuité interspécifique, l'autre de la diversité intraspécifique.
- 39 La première, qui renvoie à l'idée de duplication du modèle, est bien entendu celle des philosophes, d'Aristote ou de Platon. Pour le premier, on le sait, la matière n'est qu'une capacité à accueillir des formes qui ne sont à leur tour qu'une expression de la continuité de la nature, de la *physis*. La forme est alors la chose elle-même, qui *s'exprime* dans la matière. Donc, suivant en cela l'adage selon lequel *le même produit le même*, il va de soi que la Nature ne peut dévier de son cours. Une naissance n'est pas tant la transmission à l'enfant des caractéristiques propres aux parents que la reduplication, à partir d'un

patron idéal, de la forme originelle que ces derniers ont temporairement incarnée. Platon explique ainsi, par l'incapacité de la Nature à produire du neuf, par la nécessité qui l'oblige à se reproduire à l'identique, la barrière de l'espèce :

« Quant à l'être véritablement être, le raisonnement exact et vrai vient à son secours. Il établit que si, de deux choses, l'une est autre et la seconde autre également, jamais l'une ne pourra naître dans l'autre, de telle sorte qu'elles soient à la fois une seule et même chose et deux choses différentes. » (Platon, *Timée* : 52c-d).

- 40 Si ces prolégomènes philosophiques sur le vivant trouvent sans peine à s'insérer dans le créationnisme chrétien où la Nature ne peut que reproduire à l'identique les êtres créés *ab origine* par Yahvé/Élohim, notamment l'Homme fait à son image (Genèse, I : 26-27), ils contrediront en revanche radicalement une autre idée. Un concept qui postule la duplication des formes et leurs incarnations fugaces dans la matière implique que seule l'altération du modèle, et non des artefacts qui s'en inspirent, puisse influencer sur ses futurs avatars : agir sur la matière elle-même n'a et ne peut avoir aucun effet à long terme. Ceci, Aristote l'affirme sans ambages :

« En outre un homme naît d'un homme (mais non un lit d'un lit et c'est pourquoi on dit que la figure du lit n'en est pas la nature, que c'est le bois qui est cette nature, parce que, par bourgeonnement, il se produirait du bois et non un lit) ; or si cela est, c'est encore que la forme constitue la nature, car un homme naît d'un homme. » (Aristote, *Physique*, livre II, chap. I : 193b)

- 41 Les changements susceptibles d'altérer l'enveloppe charnelle ne peuvent donc en aucune façon se transmettre à la descendance, pas plus que la matière ligneuse à laquelle on a donné la forme d'un lit n'oublie sa nature réelle, celle de l'arbre, lorsqu'il s'agit d'engendrer des surgeons. De la sorte, les conceptions aristotéliennes nient absolument et par définition toute idée de *transmission des caractères acquis* ; il conviendra de se le rappeler bientôt.
- 42 La seconde proposition, censée rendre compte cette fois de la diversité des formes du règne animal, est celle des médecins. Elle tient en une simple expression : « déterminisme géographique ». On doit son expression savante à Hippocrate :

« Qu'on observe maintenant les hommes [...] : les uns sont d'une nature analogue à des pays montueux, boisés et humides ; les autres à des terres sèches et légères, d'autres à un sol couvert de prairies et de marécages, d'autres encore à des terres nues et arides. Car les saisons qui modifient les formes du corps sont différentes entre elles ; et plus cette différence est considérable, plus il y a de variations dans la figure des hommes. » (Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux* : 13)

- 43 Après lui, comme le remarque Lucien Febvre, ce sera Galien et Polybe, puis « tous les Latins, philosophes, moralistes, hommes de science ou poètes » (Febvre 1922 : 2) qui adopteront ce discours, avant que les Modernes ne s'en emparent à leur tour. En 1869, Michelet, dans la préface à son *Tableau de la France*, pourra encore écrire :

« [Le] sol n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme. » (Michelet 1869, cité par Febvre, 1922 : 12)

L'empreinte de la Nature

- 44 Mais ces deux propositions épuisent-elles vraiment l'ensemble des signifiés présents dans les discours que nous rencontrons à la lecture des Anciens ? D'où Daphnis et Chloé et leurs semblables tiennent-ils ces « qualités » esthétiques héréditaires qui en font des êtres

à part, si l'on doit s'en satisfaire ? Nous faut-il croire, pour maintenir ce credo, que les Grecs croyaient en l'existence non d'un « modèle » générique propre à l'humanité entière, mais d'une pluralité de « formes » adaptées à des « races sociales » stables et incompénétrables ? Et si cela était, comment expliquer encore que ce soit le mode de vie champêtre qu'ils ont connu, et non le lieu, qui ait pu les transformer au point où, enfants de citadins, on les découvre sur le point de fonder à leur tour une lignée de hobereaux ?

- 45 Ces indices semés par Longus ne sont au demeurant que les prémices d'une moisson bien plus abondante que nous pourrions vendanger ailleurs. Ainsi, si l'humanité se présente sous des formes sociales et physiques si diverses, ce n'est pas aux seules vicissitudes du sol ou du climat qu'elle le doit. La coutume et la Loi suppléent aisément à la Nature pour façonner l'être à leur guise. Il en va de la sorte chez les Macrocéphales qu'évoque également Hippocrate.

« Aucune autre nation n'a la tête conformée comme eux. Dans l'origine, l'usage seul était la cause de l'allongement de la tête ; mais aujourd'hui la nature vient en aide à l'usage [...]. Voici la description de leur pratique : dès que l'enfant vint de naître, et pendant que, dans ce corps si tendre, la tête conserve encore sa mollesse, on la façonne avec les mains et on la force à s'allonger à l'aide de bandages et de machines convenables, qui en altèrent la forme sphérique et en augmentent la hauteur. D'abord c'était l'usage qui opérait, de force, le changement dans la configuration de la tête ; mais avec le temps ce changement est devenu naturel, et l'intervention de l'usage n'est plus nécessaire. » (Hippocrate, *op. cit.* : 14)

- 46 Ainsi, contrairement à ce que soutient Aristote, l'action sur la matière a une réelle incidence sur ses avatars futurs. Autrement dit, il existe bel et bien et ce dès l'époque classique un savoir *empirique* qui postule *l'hérédité des caractères acquis*. Mieux : là où les changements dus aux conditions naturelles s'estompent rapidement dans le temps, ceux liés aux usages et aux pratiques culturelles semblent plus pérennes. C'est du moins ce que soutient Hérodote, pour qui la ressemblance physique résultant de l'origine géographique est un indice auquel il n'accorde qu'un crédit limité. Lorsqu'il s'agit de disserter sur la nature et l'origine des êtres, d'établir par exemple celles des habitants de Colchide, il ne le retient pas au nombre des arguments solides.

« Il est bien évident, en effet, que les Colchidiens sont d'origine égyptienne [...]. Je l'avais conjecturé moi-même, pour la raison d'abord qu'ils ont la peau brune et les cheveux crépus – mais ceci ne prouve rien car d'autres peuples présentent les mêmes particularités. » (Hérodote, *L'Enquête*, II : 104-106)

- 47 Non, aux yeux du logographe, d'autres traits apparaissent plus probants ; aux similitudes fondées sur la *nature* physique des êtres – sur leurs caractéristiques phénotypiques –, trop soumises aux caprices de la fortune et du hasard, il oppose des marques plus sûres, celles liées à la pratique culturelle, à l'industrie, à la langue, au « genre de vie », etc. Bref, il retient une série de traits organisés autour d'une même idée, celle d'une *culture* commune.

« Voici maintenant une preuve plus sûre : les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens sont les seuls peuples qui aient de tout temps pratiqué la circoncision. [...] J'ai encore à signaler un autre trait de ressemblance entre les Égyptiens et eux : ces deux peuples sont les seuls qui travaillent le lin de la même manière. De plus leur genre de vie et leurs langues présentent des ressemblances frappantes. » (*Ibid.*)

- 48 La langue, les usages, en particulier la communauté de culte, mais aussi le droit, la généalogie, bien plus que les ressemblances somatiques superficielles, garantissent ici l'appartenance ou, au contraire, justifient l'exclusion.

- 49 La notion d'hérédité des caractères acquis telle que la conçoit le monde gréco-romain s'affirme donc autant sinon plus dans l'orbe *culturel* que *naturel*, et c'est d'abord par l'examen des activités et des mœurs, des croyances et du partage des dieux, bref, par ce qui ne varie que peu dans le temps, qu'il s'essaiera à reconstituer le développement phylogénétique humain.
- 50 Si Daphnis et Chloé sont si beaux, si différents du commun des mortels, ce n'est pas tant qu'ils aient hérité ces traits d'un ancêtre précis, mais plutôt du fait qu'ils sont nés *dans* une maison noble, et que noblesse, beauté et vertu ne sont jamais que les miroitements changeants qui nous sont renvoyés par les diverses facettes d'un même joyau. Mais cette noblesse reçue à la naissance, ce sera avant tout leur comportement, leur façon d'être au monde qui leur permettra – ou non – à leur tour de la *partager*, plutôt que de la *léguer* à leurs héritiers.
- 51 L'hérédité s'inscrit d'ores et déjà dans la lignée, dans la généalogie et le droit, mais ni nécessairement ni parfaitement dans la biologie et la reproduction. D'où le fait, pour Chloé, que « bien des femmes des riches maisons suppliaient les dieux qu'on les crût mères d'une fille aussi belle » (Longus : paragr. 33), sans nul souci d'en être ou non les génitrices. D'où peut-être aussi la facilité avec laquelle le monde antique, notamment celui des maisons nobles et de la première d'entre elles, celle de l'empereur, choisissait et désignait ses héritiers : si noblesse, beauté ou sagesse sont une seule et même chose, signes manifestes des qualités qui forgent une race distincte, alors quel raisonnement pourrait s'opposer à l'adoption d'un enfant qui réunit justement en lui toutes ces vertus ? Ne convient-il pas, au nom du *fas*, du bon ordre et de l'équilibre du monde, de redonner sa juste place à cet autre soi-même, à ce don des dieux qu'une nature capricieuse et aveugle n'a pas su nous offrir et qu'elle a, en pure perte, dilapidé ailleurs ?
- 52 Si l'on accorde alors quelque crédit à la lecture que je viens d'en faire, il est évident que le concept d'hérédité chez les Anciens ne se réduit pas à ces règles immuables que la seule lecture de leurs traités philosophiques ou médicaux nous découvre. S'y mêlent savoirs pratiques ou empiriques aux contours certes encore flous, mais qui anticipent largement sur des notions supposées proprement « modernes » : celle d'hérédité des caractères acquis bien évidemment, mais aussi, si l'on m'autorise un autre anachronisme, d'*habitus*, d'atavisme sociologique. En effet, si l'on ne sépare jamais franchement, en ces temps où les savoirs eux-mêmes ne se sont pas encore spécialisés, la part que l'humanité tient de la naissance ou de l'habitude, des usages ou du milieu, il apparaît toutefois clairement que la pensée de l'héritage « biologique » y est toujours étroitement soumise à cet autre legs qu'elle doit à la vie en société. Lors, et pour quelque temps encore, la culture sera tenue pour la véritable nature de l'Homme.

BIBLIOGRAPHIE

Aristote

1972 *Physique*, livre II, trad. Octave Hamelin. Paris, Vrin.

Febvre, Lucien

1949 *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Paris, La Renaissance du Livre (« L'évolution de l'Humanité »).

Héliodore

1958 *Les Éthiopiennes*, in *Romans grecs et latins*. Paris, Gallimard (« Pléiade ») : 521-789.

Hérodote

1964 *L'Enquête*, in *Hérodote, Thucydide. Œuvres complètes*. Paris, Gallimard (« Pléiade ») : 51-654.

Hippocrate

1840 *Des airs, des eaux et des lieux*, in *Œuvres complètes*, livre II, trad. Émile Littré. Paris, J.B. Baillière : 12-93.

Homère

1995 *Odyssée*, in *Iliade, Odyssée*. Paris, Robert Laffont (« Bouquins ») : 381-674.

Jacob, François

1970 *La Logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*. Paris, Gallimard (« Tel »).

Longus

1958 *Daphnis et Chloé*, in *Romans grecs et latins*. Paris, Gallimard (« Pléiade ») : 795-868.

Pichot, André

1996 « Hérédité et évolution (l'inné et l'acquis en biologie) », *Esprit* 222 : 7-25.

Platon

1940 *Ménon*, in *Platon. Œuvres complètes*, t. I. Paris, Gallimard (« Pléiade ») : 513-555.

1951 *Timée-Critias*, vol. X, éd. et trad. Albert Rivaud, Paris, Les Belles Lettres.

Sophocle

1967 *Œdipe roi*, in *Tragiques grecs. Eschyle, Sophocle*. Paris, Gallimard (« Pléiade ») : 643-711.

NOTES

1. Je ne m'intéresserai pas ici à la croyance aristotélicienne en la génération spontanée ni à celle, qui perdura jusqu'au XIX^e siècle, en la « génération fortuite » (où un animal donne naissance à un rejeton d'une autre espèce), dans la mesure où elles ne concernent que les errements de la reproduction du vivant et non les mécanismes de l'hérédité eux-mêmes.

2. Ces « objets de reconnaissance » serviront un même office dans *Les Éthiopiennes* d'Héliodore (*Les Éthiopiennes*, livre II : 31). Ils tiennent même dans ce roman écrit vers le III^e siècle de notre ère un rôle proprement irremplaçable dans la mesure où les corps eux-mêmes se soustraient à l'investigation des sens. Rappelons-nous en effet qu'une héroïne à la peau claire, Chariclée, doit y convaincre un couple au teint noir, Hydaspes et Persinna, les souverains d'Éthiopie, qu'elle est bien leur fille. Ce hiatus phénotypique résulte du simulacre – entendu au sens ancien, autrement dit en tant que manifestation physique de l'image matérielle que les choses et les êtres envoient sur la rétine de ceux qui les contemplent – du tableau d'Andromède que la reine admirait alors que son royal époux, moins dissipé, se concentrait sur la satisfaction des devoirs conjugaux.

RÉSUMÉS

Si la pensée du racisme biologique –de Gustave Klemm à Joseph Arthur de Gobineau– n'apparaît que dans le courant du XIX^e siècle, c'est, si l'on en croit les récits que nous proposent les historiens des sciences du vivant, que la pensée de l'inscription de l'individu dans une identité et un héritage proprement biologiques vient tout juste de prendre corps.

Avant cela, la Nature est muette. Du moins ne fait-elle que se reproduire inlassablement à l'identique dans des destinées individuelles qui jamais n'influencent elles-mêmes sur un héritage dont elles ne sont que les récipiendaires, jamais les auteurs, moins encore les arbitres.

Pourtant, si le concept d'hérédité biologique n'apparaît que tardivement en tant qu'expression scientifique, cela ne signifie pas, comme le supposent nos modernes exégètes, que la pensée de l'inscription somatique soit totalement absente de la pensée des Anciens. Si elle n'y relève pas nécessairement d'un discours savant parfaitement construit, l'on en perçoit en revanche nettement les échos dans d'autres types de productions littéraires de l'époque.

C'est, alors, à une relecture de certains de ces textes, qui mettent en scène une génétique d'avant la génétique, une pensée préscientifique d'une hérédité qui ne distingue pas encore, dans le legs humain, entre les parts respectives de l'inné et de l'acquis, de la nature ou de la culture, que l'auteur nous convie ici.

If the thinking of the biological racism –from Gustav Klemm to Joseph Arthur de Gobineau– only appears in the 19th century, it is because, according to the accounts offered by the historians of living sciences, the idea of the individual as part of an identity and a specifically biological heritage had just been formed.

Before this, the Nature is silent. At least, it only reproduces tirelessly to the identical, through individual destinies that never influence themselves on a heritage of which they are only receivers, never the authors, and even less the judges.

However, as our contemporary exegetes suppose, if the biological heredity concept only appears late in terms of scientific expressions, it does not mean that the thought of the somatic inscription is totally absent from the thought of the Ancients. If it does not necessarily fall within a perfectly constructed scholarly view, one does however clearly perceive its echoes in other types of literary productions of the period.

The author invites us then to a rereading of some of these texts that present a genetics before the genetics, a pre-scientific thought of a heredity that does not distinguish yet, in the human legacy, between the respective parts of the inborn and the acquired, of the nature or the culture.

INDEX

Mots-clés : hérédité, corps, nature/culture, Homère, Sophocle, Longus, Hérodote, Hippocrate

Keywords : heredity, body, Homer, Sophocles, Herodotus, Hippocrates

AUTEUR

LAURENT BARRY

École des Hautes Études en Sciences Sociales, barry@ehess.fr